

Robert Musil

L'Homme sans qualités

Pour Mlle CharLes – mai 2014

« L'Homme sans qualités » de Robert Musil est un chef-d'œuvre, c'est ce qu'on affirme, c'est ce qu'on répète, c'est ce qu'on proclame. Et pourtant, même beaucoup de ceux qui le qualifient comme tel, finissent régulièrement par vous avouer qu'ils ne l'ont pas lu malgré des tentatives plusieurs fois répétées d'en venir à bout...

Et l'on peut en effet s'interroger sur un livre qui, dans mon édition de poche, compte plus ou moins 1900 pages, dont 600 pages d'ébauches, d'esquisses et de reprises...

Ainsi donc, ce livre qui n'a jamais été achevé – et qui de toute façon ne devait sans doute jamais l'être – et que si peu ont lu, est un chef-d'œuvre ? Il y a de quoi s'interroger !

Pourquoi est-il un chef-d'œuvre, pourquoi est-il, comme je l'ai dit en plaisantant, un sommet plus de 8000 mètres ?

En fait, c'est un livre « infini », dans le double sens où il n'a jamais connu de point final, dans le sens aussi où il est sans limites.

Et je repense à une réflexion du metteur en scène flamand Guy Cassiers, qui a adapté théâtralement les romans les plus grands et les plus complexes, ceux de Proust, Lowry et Musil. Pour lui, ce qui fait l'intérêt de ces œuvres-là, ce qui suscite leur fascination, c'est qu'elles sont des « œuvres-monde », des « oeuvres-univers ». Dans leurs centaines de pages, c'est toute l'humanité, toute notre humanité, qui est présentée, interrogée, analysée, commentée, contestée.

« Œuvre-monde », voilà une expression qui convient bien pour qualifier le livre de Musil.

C'est tout un monde réel qu'il évoque par le biais de sa Cacanie, à la fois l'empire austro-hongrois quelque temps avant le cataclysme de la première guerre mondiale et son effondrement, et les empires en péril que constituent nos sociétés d'aujourd'hui. Ce qui est remarquable aussi, c'est que cet univers qui est soumis à d'intenses forces centrifuges et va disparaître, est en même temps l'endroit et le moment où se réalisent d'extraordinaires progrès scientifiques, aussi bien dans le domaine des sciences pures que dans celui des sciences humaines.

C'est aussi l'Homme dans tous ses états que ce livre présente au fil de ses pages, avec l'éventail des personnages si typiques qu'il fait se croiser, se chercher, s'opposer, s'unir. D'Ulrich au général Stumm, de Diotime à Bonadéa, de Clarisse à Gerda et Rachel, de Moesbrugger à Lindner, d'Arnheim à Tuzzi, etc., etc.

C'est toutes les tonalités qu'il donne à entendre au sein de ces pages, qui peuvent être aussi savoureusement drôles qu'absolument sérieuses.

Mais dans ce roman, il n'y a guère d'actions. L'action est celle de la pensée : l'œuvre n'est que réflexion, que pensée en mouvement, que pensée en expansion.

Le personnage central, celui auquel tous les autres se réfèrent – à part Moesbrugger -, c'est Ulrich, l'Homme sans qualités.

Ce qui est remarquable, c'est qu'Ulrich « a tout pour lui », tout ce qui pourrait en faire l'homme le plus épanoui, le pivot, le moteur d'une société.

Il est dans la force de l'âge ; il appartient à une classe sociale aisée ; il a ses entrées partout. C'est un athlète au corps épanoui. Il a été militaire. C'est un intellectuel, un scientifique, maîtrisant des savoirs complexes. C'est un fin lettré. C'est un homme qui multiplie les qualités, et le voilà « homme sans qualités ».

C'est qu'il ne cesse de s'interroger et d'interroger ses interrogations, dans un mouvement sans fin et d'une infinie subtilité.

Essentielle aussi est sa quête amoureuse et la relation si particulière qui l'unit à sa sœur Agathe. Essentiel son rêve d'un amour qui serait ultime réconciliation. Un rêve lui aussi inspirateur de réflexions sans fin...

Ce qui est remarquable également, c'est la pertinence actuelle des réflexions d'Ulrich et de ses partenaires. L'homme reste l'homme bien sûr, toujours confronté aux grandes interrogations existentielles. Les débats restent ouverts ainsi quant à la responsabilité des actes que l'on commet (cf la culpabilité ou l'irresponsabilité de l'assassin Moesbrugger). L'évolution de l'empire austro-hongrois n'est pas sans rappeler les péripéties du développement de l'Union européenne.

« L'Homme sans qualité » est donc bien un chef-d'œuvre dans cette prolifération des contenus.

Quant à sa forme, il est moins facile d'en juger dans la mesure où l'œuvre, éminemment kaléidoscopique, est restée en chantier... Elle est kaléidoscope, elle est labyrinthe. A l'image d'une condition humaine dont on trouve jamais l'issue... et l'œuvre est et devait rester inachevée...

Il faut aussi faire remarquer en passant, et avec le sourire, que Musil, qui dit tant, ne nous dit pas tout : régulièrement, il signale que son personnage a pensé d'autres choses, mais qu'il n'a pas voulu en faire état ou qu'il n'importe pas d'en faire état à ce moment-là. Régulièrement aussi, il signale qu'un de ses interlocuteurs n'a pas vraiment compris ce qu'Ulrich vient de lui dire, comme le lecteur en fait. Et l'on imagine alors le sourire de Musil, premier lecteur de l'œuvre qu'il est en train d'écrire et qui l'emporte, sans qu'il sache vraiment où, sans qu'il puisse lui résister...

Mais une œuvre d'art n'est pas simplement un objet que l'on contemple. Elle est toujours interpellation majeure. Elle oblige à se situer par rapport à elle. Et donc, comment, personnellement, me suis-je situé par rapport à cet « Homme sans qualités » ?

J'ai été heureux, captivé, agacé, exaspéré, amusé, fasciné, perplexe, stimulé... A plusieurs reprises, j'ai dû laisser le livre de côté pour m'en libérer ; mais ensuite, j'ai dû le reprendre ; il me lançait un défi que je pouvais enfin relever...

Ulrich réfléchit, remet en question, remet en cause, interroge, s'interroge, théorise, encore et encore, toujours...

Personnellement, je suis un homme de synthèse et d'action. Presque aux antipodes d'Ulrich. Pour moi, après un premier temps de réflexion, il s'agit d'agir ; mais ensuite, et c'est tout aussi essentiel, il convient de faire le point, de m'interroger, de critiquer, de reprendre une réflexion-évaluation, qui permettra un nouvel élan concrétisé. En exagérant, et avec un large sourire, je pourrais reprendre la célèbre phrase d'un lointain premier ministre belge, Achille van Acker : « J'agis puis je réfléchis ».

Mais un être comme Ulrich a son importance, non seulement par rapport à moi, mais par rapport au monde dans lequel nous vivons, qui est celui de l'immédiat, du tout tout de suite, du court terme, du temps bousculé. Il est lui dans une autre temporalité, une temporalité au long cours...

Ce qui caractérise Ulrich, c'est son extrême lucidité, qui est souvent douloureuse aussi, et son pressentiment-aspiration (je pense à sa quête amoureuse) à une autre réalité.

Sur ceux qui l'entourent, Ulrich a un certain pouvoir, parce que doué comme il l'est en tout, parce que perpétuelle interrogation, parce que présent partout et en fait à l'écart de tout, parce que paradoxalement sans qualités à force de qualités, il interpelle et oblige chacun, ses partenaires romanesques comme nous ses lecteurs, à nous situer par rapport à lui et donc par rapport à nous-mêmes.

Ce livre-là, si vous vous abandonniez à lui, vous obligerait à lui consacrer des années de votre vie, devenu Ulrich à votre tour. En fait, il serait bien peut-être de le reprendre de temps à autre, de l'ouvrir au hasard et d'en relire et méditer et commenter quelques pages...

Alors oui, « L'Homme sans qualités » est un chef-d'œuvre, une œuvre d'art...

Stéphane Gilbert